

Jean-Philippe KADZINSKI

LE RÊVE

AMÉRICAIN

DE PONT-À-MOUSSON EN PASSANT PAR PARIS, JUSQU'À NEW YORK,
LE PETIT OUVRIER DE LORRAINE A RÉALISÉ SES RÊVES ET EST DEVENU UN PHOTOGRAPHE D'ART RECONNU.

Par Catherine Rochette

Que de chemin parcouru depuis le jour où Jean-Philippe Kadzinski a poussé la porte de mon agence de mannequins parisienne avec des rêves plein la tête ! Fraîchement débarqué de sa Lorraine natale où il a vu le jour en 1964, Jean-Philippe arrive, un beau matin de printemps 1993 à Paris, avec pour tout bagage, un accent à couper le souffle et quelques photos d'amateur en guise de press-book.

À Vandières, petit village du Nord Est de la France de 700 habitants où il a grandi, il s'ennuie, quitte l'école à 14 ans, puis devient apprenti mécanicien tourneur à l'usine métallurgique de Pont-à-Mousson où il sera embauché et restera une dizaine d'années. L'usine fabrique des tuyaux en fonte et des plaques d'égoût ; un univers pas très glamour pour ce jeune homme au corps athlétique et cheveux longs qui rêve de voyage et d'aventure. À 29 ans, prêt à conquérir le monde, Jean-Philippe abandonne son avenir tracé dans l'usine pour tenter sa chance dans le mannequinat. Sans point de chute, voilà le petit gars de Lorraine en route pour la capitale.

Après de multiples refus auprès des agences parisiennes qui le trouve trop frenchy, Jean-Philippe joue sa dernière carte en frappant à la porte de l'agence Beauties que je dirigeais à l'époque, las de s'entendre dire non, trop commercial, trop français, trop costaud, pas assez beau, trop provincial... Il faut dire que la tendance du moment va plutôt vers les mannequins américains. C'est finalement chez Beauties que tout va commencer ! Jean-Philippe décide alors de se faire appeler « Angy » puisque la mode est aux mannequins outre-Atlantique, pourquoi se gêner, premier casting, premier shooting, catalogue, presse, pub, jusqu'à la campagne pub télévisée pour le shampooing Elseve de L'Oréal, où il affiche un sourire à l'américaine. Autre handicap et pas du moindre, Jean-Philippe bégaye depuis qu'il est enfant. Un handicap qu'il masque en parlant vite. Mais Jean-Philippe ne se décourage pas pour autant. Lors d'un tournage publicitaire pour le café Maxwell, le réalisateur Cédric Klapisch le choisit parmi tous les mannequins présents sur le plateau pour faire la voix off du film pub : Angie prend son courage à deux mains. « Ce n'était pas facile pour moi comme exercice, j'étais tétanisé, mais je l'ai fait », me précise-t-il. Malgré tout, le petit ouvrier de Pont-à-Mousson a du mal à être pris au sérieux avec son accent qui lui colle à la peau et ses allures provinciales, mais il s'accroche à son rêve.

Auprès de tous ses collègues restés à l'usine, il fait figure de héros. Angy ne veut pas les décevoir et ne compte pas en rester là, bien décidé à tenter sa chance en Amérique. Il prend un aller simple pour New York et part à l'assaut des agences de mannequins américaines avec son book sous le bras. « Lorsque je suis arrivé, je ne parlais pas un mot d'anglais, je n'avais aucune relation, pas d'appartement, pas de visa ni carte de travail, aucun contact sur place, ici c'était marche ou crève », nous confie-t-il. « Je n'avais aucune

idée de ce qui m'attendait. Je squattais des appartements à droite à gauche chez des mannequins et en changeais souvent ». Aucune couverture maladie, et des années galères qu'il aimerait oublier, jusqu'au jour où une agence lui obtient son permis de travail. Angy court alors les castings et finit par décrocher des contrats pour des marques prestigieuses. Il travaille avec des photographes de renom comme Peter Lindbergh. « Pendant mes week-ends, en parallèle de mes activités de mannequins, je sillonnais les rues de New York avec mon appareil photo sous le bras pour prendre quelques photos de mes amis models. Je découvrais les buildings et l'architecture américaine, pour lesquels je me suis pris de passion. J'ai commencé à photographier plus de 1500 façades dans Manhattan avec les fameux « fire escape ». Derrière chacun d'eux, il y a une vie, une histoire, un couple, un célibataire..., que sais-je, c'était fascinant à mes yeux. J'ai réalisé ma première œuvre en 2014, composée de 200 « fire escape », que j'ai appelée « Résidence ». Je vivais à l'époque dans un building sur Chelsea, il y avait beaucoup de passages dans le lobby. Un jour, j'ai croisé Emmanuel Fremin, ex-mannequin et ami, qui s'était reconverti dans l'art et possédait depuis 10 ans une galerie très select à Manhattan. Je lui ai présenté mes œuvres, mais mon travail ne l'intéressait pas vraiment ». Avec ténacité et une énergie débordante Jean-Philippe ne baisse pas les bras, il continue de travailler sur ses images, passant des centaines d'heures sur photoshop pour effectuer ses collages, épluchant au millimètre près chaque détail. « Il faut savoir que j'utilise entre 200 à 400 photos pour la réalisation d'une seule œuvre, un travail minutieux qui ne laisse pas droit à l'erreur. Un jour, par le plus grand des hasards, j'ai fait la connaissance du propriétaire d'une galerie belge qui venait exposer ses artistes dans une galerie de Santa Monica, il m'a offert d'exposer mes œuvres. Suite au succès de cette exposition, Emmanuel Fremin m'a proposé un deal : j'expose deux de tes œuvres à la Affordable Art Fair à New York le mois prochain et on voit ce qu'il se passe. C'est une foire d'art contemporain très connue aux Etats-Unis. Coup de chance, mes œuvres étaient exposées juste à côté de celles du Julian Lennon, le fils de John Lennon. Beaucoup de gens s'étaient déplacés pour voir les photos de Julian Lennon, ce qui m'a permis d'être remarqué. J'ai vendu cinq de mes œuvres et j'ai intégré la Galerie Fremin d'Emmanuel. J'ai ensuite enchaîné les expositions d'art contemporain à travers le monde, Hong Kong, Palm Beach, Art Basel in Miami... Le rêve américain ! Il faut dire qu'il y a toujours cru, même dans les moments les plus difficiles.

Jean-Philippe, qui vit à New York depuis 18 ans, a installé son showroom à Harlem, quartier très prisé des artistes, et donne des conférences à de jeunes étudiants dans les meilleures écoles d'art de New York.

« J'ai toujours adoré cette ville, elle me fascine et j'essaie à ma manière d'immortaliser ces vieux buildings iconiques qui sont malheureusement voués à disparaître dans les vingt prochaines années pour être remplacés par des immeubles plus modernes.

C'est un peu ma manière de dire « MERCI New York ».

Une belle réussite. 

